

# Revue du Centre (Châteauroux)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Académie du Centre. Revue du Centre (Châteauroux). 1879-1895.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

---

---

HISTOIRE  
DES  
ABBAYES ROYALES  
DE  
MÉOBECQ ET DE ST-CYRAN  
(Suite)

---

*De l'Abbaye royale de Méobec. — Coup d'œil sur les temps Mérovingiens.*

Que l'on jette les yeux sur tous les monuments que les siècles passés ont laissés dans nos contrées, il n'en est aucun qui reporte nos souvenirs à des temps plus reculés que les abbayes de Méobec et de St-Cyran. L'époque de la fondation de ces deux monastères remonte en effet jusqu'aux temps mérovingiens. C'est sous le règne de ces rois, successeurs de Mérovée, à partir de Clovis, qu'il s'est construit le plus de monastères. Au VI<sup>e</sup> siècle, et surtout au VII<sup>e</sup> ils se sont multipliés autant que se multiplièrent les châteaux seigneuriaux au XI<sup>e</sup> siècle, et surtout au XII<sup>e</sup>. Ce sont deux époques bien remarquables de notre histoire, sous le rapport de l'esprit qui y régna. Dans la première, l'idée religieuse se développa d'une manière prodigieuse : rien ne doit nous surprendre à cet égard. L'esclavage, la servitude étaient alors dans les mœurs et dans les lois : une religion qui abhorrait l'esclavage et proclamait hautement l'égalité entre tous les membres de la famille humaine, ne pouvait, en se faisant aimer d'ailleurs par un esprit de charité, que faire une infinité de prosélytes. Les esclaves, en entrant dans les couvents, y trouvaient

l'affranchissement et la liberté, et reprenaient leur dignité d'hommes ; en s'enfermant dans les cloîtres, ils échappaient à la loi, trouvaient la fin des souffrances physiques et morales qui étaient la conséquence de leur position précaire dans le monde ; ils trouvaient surtout ce bonheur que donnent le calme du cœur et la pureté de la conscience. Aussi, les couvents se remplirent-ils à cette époque de cette classe d'hommes, de celle des ouvriers et autres gens de labour, au point de faire craindre aux puissances du temps, le manque de bras pour les travaux ordinaires, et de leur faire prendre des mesures sévères pour y obvier. A l'époque des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, au contraire, c'est l'esprit chevaleresque, c'est l'humeur guerrière qui dominant. Le besoin de se mettre à l'abri des attaques du dedans comme du dehors contraignit les seigneurs, souverains chacun dans leur localité, de se renfermer dans des forteresses : elles se multiplièrent alors autant qu'il y avait de seigneurs et de hobereaux. En protégeant leurs maîtres, elles mettaient en même temps en sûreté et serfs, et ser-viteurs. Ce fut de ces repaires qu'il fallut les chasser plus tard, et qu'il fut nécessaire de détruire. D'autres idées surgirent alors ; leur temps était passé ! Les deux époques dont nous venons de parler ont donc un caractère bien tranché, et trouvèrent leur raison d'être dans un courant d'idées tout différent.

N'allons pas croire cependant que les temps mérovingiens, si féconds en établissements religieux, fussent des temps tout de vertu. Il y en eut, et beaucoup. Un grand nombre de fondateurs furent de saints personnages. Mais nos rois fondateurs furent loin d'être des modèles de ce genre. Clovis I<sup>er</sup>, en montant sur le trône, n'y apporta que des mœurs farouches ; elle furent adoucies par la reine Clotilde. Ce fut elle qui l'engagea à accepter la religion

nouvelle, et l'on sait ce qui le décida. Ce fut lui qui l'impatronisa en France. Mais, quelque adoucie que fût l'humeur de ce prince, il se ressentait tellement de son origine, que tout chrétien qu'il était, il souilla la fin de sa vie par des actions d'une barbarie que l'histoire n'a pu lui pardonner. Soit ambition, soit dans l'intérêt de ses enfants, il ne put souffrir auprès de lui aucun prince, même de ses propres parents, ayant un titre ou une possession quelconque. Il s'en défit soit par le meurtre, soit par la trahison. Malgré cette disposition d'esprit et de caractère, commune à tous les princes de sa race, à ne reculer devant aucun forfait pour arriver à ses fins, s'il y avait dans son cœur place à la dureté, à la cruauté même, il y avait aussi place aux sentiments religieux et généreux. Dans le moment où il se livrait à ces actions barbares, il faisait bâtir des églises et des monastères. Clotilde, son ange tutélaire, était-elle bien étrangère à toutes ces bienveillantes déterminations?... Toujours est-il qu'entre autres établissements religieux, ce fut Clovis qui fonda les abbayes de St-Mesmes, près d'Orléans ; de St-Père, à Chartres ; de St-Pierre et de St-Paul hors Paris. (note 1.)

Si l'on trouve dans la vie du premier roi chrétien quelques traits qui ne soient pas en harmonie avec la douceur des préceptes évangéliques, au moins l'histoire ne lui adresse aucun reproche sur sa moralité. Il n'en est pas de même pour ses successeurs : ils furent tout à la fois féroces et débauchés. Qu'y a-t-il de plus cruel que Clotaire I<sup>er</sup>, poignardant de ses mains ses propres neveux pour les empêcher de monter sur le trône de leur père ? Quant à son fils Chramme, ne l'a-t-il pas fait prendre, enfermer, étrangler et brûler avec toute sa famille ? « Le règne de ce roi, dit Velly, fut un tissu d'adultère, d'incestes, de cruautés, de meurtres et d'horreurs. » Cepen-

dant on doit à ce roi d'avoir fait élever sa captive Radegonde, qui était païenne, d'une manière digne de son rang, et de lui avoir fait donner une éducation chrétienne : puis, à l'âge de 19 ans, il en fit son épouse. Cette femme, née avec un cœur d'ange, ne pouvait voir qu'avec une extrême répugnance et un profond dégoût ce qui se passait sous ses yeux à la cour de Clotaire. C'était véritablement une perle, brillant du plus vif et du plus pur éclat, perdue au milieu des ordures de son palais. Ce méchant prince, ayant fait assassiner son frère, elle ne put le voir ensuite qu'avec horreur. Après six ans de mariage, elle obtint de lui l'autorisation d'aller passer dans la retraite le reste de ses jours. C'est donc à l'âge de 25 ans que cette femme incomparable par ses hautes vertus et par son abnégation toute chrétienne, fut prendre le voile à Noyon. De là elle se rendit à Saix, puis, au bout de quelques années, elle se retira à Poitiers où elle fonda le monastère de Ste-Croix dans lequel elle mourut à l'âge de soixante huit ans. Il n'y a rien de plus touchant que ce qui se passa à la mort de cette princesse au couvent de Ste-Croix, et lors de son inhumation. Les détails nous en ont été conservés par St-Grégoire de Tours, qui fut témoin oculaire et présida à ses funérailles, en l'absence de Mérovée, évêque de Poitiers, qui faisait en ce moment sa tournée pastorale. (Note 2). Cependant c'est à Clotaire, ce mari indigne de Ste-Radegonde, que l'on doit la fondation de l'église de St-Médard de Soissons, dans laquelle il fut enterré, ainsi que celles de St-Pierre et St-Paul de Rouen.

Nous faisons ici la remarque que le couvent de Ste-Croix à Poitiers, est le premier établissement religieux de filles en France, comme le monastère de Ligugé près de Poitiers fut le premier couvent d'hommes.

A Clotaire I<sup>er</sup> succéda Chilpéric I<sup>er</sup>. Ce ne fut pas seule-

ment un prince à passions brutales, mais encore un homme profondément irréligieux, d'une méchanceté féroce, et qui mérita par ses atrocités le surnom de Néron de la France. Les mauvaises mœurs sont les compagnes ordinaires de l'irréligion : il est bien rare que l'homme irréligieux n'ait pas en toutes choses la conscience très élastique et la morale très relâchée. Les hommes à passions ne veulent pas d'une croyance qui se dresserait à chaque instant devant eux, pour leur reprocher leur immoralité ; ils rejettent toute espèce de croyance pour se mettre à l'aise. Mais quelque effort qu'ils fassent pour n'en pas avoir, ils n'arrivent qu'à s'étourdir ; en dehors de cet étourdissement, il vivent dans de cruelles inquiétudes. Le reproche de la conscience poursuit partout l'homme incrédule et vicieux, de quelque côté qu'il aille pour lui échapper, on peut dire avec le poète : *post equitem sedet atra cura.*

Le remord monte en croupe et galoppe avec lui.

Il n'y a guère d'athées que les hommes sans mœurs et sans probité. « Je voudrais, dit Labruyère, dans son chapitre *des esprits forts*, que nous engagions les incrédules libres penseurs, et consorts *ejusdem farinae*, non seulement à lire, mais encore à méditer ; je voudrais, dit-il, voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a pas de Dieu ; il parlerait du moins sans intérêt : mais cet homme ne se trouve pas. » Non, cet homme ne se trouve pas. Sa vertu à lui, a besoin d'une récompense ; mais les vices des autres ont besoin d'impunité.

Chilpéric I<sup>er</sup> et les autres rois mérovingiens, tout dissolus qu'ils étaient, n'en ont pas moins été fondateurs d'une foule d'établissements religieux, ainsi que nous en avons fait la remarque. Comment expliquer un pareil contraste ? il est difficile en effet de concilier des choses si opposées entre elles. Nous serions portés à penser qu'ils ont été

obligés de céder au courant des idées de leur époque ; que d'un autre côté, la piété des reines et celle des personnages qui les entouraient, les entraînaient souvent dans cette voie ; qu'enfin, sortis à peine de la barbarie, insuffisamment instruits, ou imbus de fausses idées sur l'esprit de la nouvelle religion, ils pensaient qu'ils pouvaient se permettre les choses les plus répréhensibles pourvu que, en expiation, ils fissent construire des temples et des autels.

Cependant, ce Chilpéric qui nous a inspiré ces réflexions, n'était pas un prince illettré. Il avait même reçu assez d'instruction pour concevoir de la prétention à la poésie et à la théologie : heureux s'il n'eût eu que ce travers ! A peine parlerait-on de lui. Mais il était d'une barbarie inouïe. A son titre de mauvais prince, il joignit celui de mari de Frédégonde plus féroce encore que lui. Deux individus d'un naturel identique ne peuvent mieux se rencontrer. Il semblerait qu'entre les êtres pervers il y ait une espèce d'attraction qui les fait se trouver là ou là, les rapproche, quelque éloignés qu'ils soient par leur position, et les lie enfin d'une manière irrésistible ; car Chilpéric était roi, Frédégonde, une bergère.

Ce nom de Frédégonde réveille le souvenir d'une autre figure historique du même temps, qui nous inspire plus d'intérêt par ses bienfaits et ses malheurs ; c'est Brunehaut. Nous nous arrêterons un instant sur ces deux personnages.

Quel contraste dans l'origine, le caractère, la vie et le genre de mort de ces deux reines. Frédégonde, concubine de Chilpéric avant de devenir son épouse, en montant sur le trône, y porta tous les vices d'une basse extraction, et toute la noirceur d'âme d'un scélérat. Cette femme, qui n'inspire à tous ceux qui lisent son histoire qu'un sentiment d'horreur ; cette femme, pétrie d'ambition, jalouse, ombrageuse, hypocrite, astucieuse, était profondément



méchante et vindicative. L'ascendant qu'elle prit sur le roi son époux, lui permit de donner impunément carrière à tous les mauvais instincts de son exécration nature : aussi, sa vie toute entière ne fut qu'un tissu d'empoisonnements et d'assassinats. Eh bien ! cette femme, après s'être couverte du sang de toute la famille de son mari, de celui d'un évêque qu'elle fit poignarder au pied même des autels pendant l'office divin ; après avoir mis le comble à tous ses crimes par l'assassinat de celui-là même qui lui avait mis la couronne de France sur la tête, mourut tranquillement dans son lit, et reçut après sa mort les honneurs de la sépulture royale dans l'église de St-Germain-des-Prés, à côté du roi son mari.

Brunehaut, au contraire, née dans la pourpre, avait le cœur grand, l'âme généreuse, et était naturellement portée aux grandes actions et à la bienfaisance. Belle, spirituelle, intelligente, elle avait une aptitude remarquable aux affaires administratives. Sa vie eut probablement été admirablement remplie si elle n'eût trouvé sur son chemin de grande reine la cruelle Frédégonde, et si la scélératesse de cette femme, en la faisant dévier de la voie noble qu'elle suivait, n'eût donné un autre cours à ses idées. A la mort de sa propre sœur et de ses deux maris, victimes de Frédégonde, Brunehaut, dont le sang des rois Wisigoths d'Espagne bouillonnait dans les veines, sentit son cœur se soulever d'indignation et d'horreur contre elle ; et bientôt, il ne resta plus dans ce cœur de reine qu'un seul sentiment, celui d'une profonde haine, qu'un seul désir, celui de la vengeance. Ce désir brûlant de vengeance que rien n'a pu atténuer, jeta le trouble dans tout son être, empoisonna son existence, et finit par lui coûter la vie à elle et aux siens. Chassée d'Austrasie à la suite d'une émeute, elle se retira en Bourgogne près de ses

petits-fils. Trahie par le Maire du Palais Warnachaire (Garnier) qui, pour prix de sa trahison, demanda et obtint la faveur de rester dans ses fonctions toute sa vie, elle fut livrée par lui, elle et ses petits enfants, au fils de Frédégonde, Clotaire II, son propre neveu. Ce méchant prince, après avoir fait mourir ses enfants, se fit amener Brunehaut au milieu de son camp, placé près du village de Ryonne, sur les bords de la Vienne. Il la traduisit en jugement devant ses principaux officiers, se fit lui-même son accusateur, et, sur des inculpations mensongères, la fit condamner au dernier supplice. Ce fut lui-même qui se chargea de l'exécution. Cette malheureuse reine dont la vie avait été une lutte continuelle contre l'adversité, fille, femme, mère et tante de rois, âgée de plus de quatre-vingts ans, fut promenée dans le camp sur un chameau pendant trois jours, exposée à toutes sortes d'insultes et d'humiliations, puis attachée à la queue d'un cheval indompté. Au moment où il fut mis en liberté, il lui donna un coup de pied qui lui fracassa la tête, et lui épargna ainsi les douleurs de son horrible supplice. Puis il la traîna au milieu des champs, à travers les pierres, les ronces et les épines, jusqu'à ce que son corps fut réduit en lambeaux. Les restes furent ensuite jetés dans les flammes et réduits en cendres. L'histoire ne dit pas comment et par qui ces cendres furent recueillies et placées dans un tombeau qui fut conservé dans l'église d'Autun. Brunehaut était loin de mériter une fin aussi déplorable.

Voyons maintenant ce que ces deux reines ont laissé de souvenirs :

Au nom de Frédégonde ne se rattachent que des faits ; celui de Brunehaut rappelle des travaux publics importants qui conservent son nom. Elle fit construire des églises, des monastères, des hôpitaux. « Il existe dans le

Quercy, dit l'abbé Velly, un ancien château ; près de Tournai, de vieilles ruines ; dans la Flandre et la Picardie, de superbes chaussées qui portent le nom de Brunehaut. » C'est elle qui fit construire le monastère d'Aulnay, près de Lyon, celui de St-Vincent-de-Laon, celui de St-Martin d'Autun. C'est elle qui fonda l'hôpital de cette dernière ville. « La reine Brunehaut, dit M. de Caumont, qui a fondé au VI<sup>e</sup> siècle une multitude d'églises et de monastères, fit aussi réparer ou construire plusieurs châteaux. Cette femme célèbre paraît dans tous ses ouvrages s'être proposé de faire revivre les arts des Romains. »

Mais revenons : nous voilà rendus au VII<sup>e</sup> siècle. Après Clotaire II qui n'a rien laissé après lui sous le rapport des monuments soit civils, soit religieux, vient Dagobert, fils de ce dernier roi, et petit-fils de Frédégonde. Le sang de cette femme était trop impur pour que toute sa postérité n'en fut pas infectée. Dagobert se ressentit de son origine. Tant qu'il resta sous la direction d'Arnoul, évêque de Reims qui l'avait élevé ; tant qu'il en écouta les avis, il ne laissa rien à désirer. Mais lorsque ce digne évêque s'éloigna de la cour et que Dagobert fut abandonné à lui-même, il devint cruel et excessivement débauché. L'histoire ne lui pardonnera jamais sa cruauté à l'égard des Bulgares à qui il avait donné l'hospitalité, et qu'il fit massacrer sous l'influence d'une crainte chimérique : sur neuf mille, il n'en échappa que huit cents. Quant à ses mœurs, elles furent dissolues au delà de toute expression.

C'est sous Clotaire et Dagobert que vécurent deux personnages remarquables, St-Eloi et St-Cyran. Le dernier va nous intéresser d'une manière toute particulière. Dagobert ne fut pas plutôt monté sur le trône, qu'il jeta les fondements de l'abbaye et de la basilique de St-Denis. Quelques années avant de mourir il créa, à la sollicitation

de St-Cyran, les deux abbayes de Méobec et de St-Cyran dont nous allons commencer l'histoire.

Méobec est un bourg situé à l'extrémité de la Brenne, dans une plaine fermée, du côté de l'ouest surtout, de buttes ou monticules, plus ou moins élevés, dans le centre desquels on trouve un grès très friable, et parfois des pierres rougeâtres de la famille des sidéronides : c'est un des points culminants de ce pays couvert d'étangs. Sans les bois qui peuplent sa surface de tous côtés, on y jouirait d'un horizon assez étendu. Ce bourg et ses alentours sont arrosés d'un cours d'eau dont la source est peu éloignée. En suivant la route de St-Gaultier, on rencontre à une distance de 2500 mètres environ, sur le bord de la route, une métairie, dite La Fontoison, du nom de la fontaine connue sous celui de l'Yoson. De cette métairie part un chemin très praticable à la belle saison, qui conduit jusqu'à la fontaine. Les propriétaires ont eu l'heureuse idée d'envelopper cette source d'un mur de dix pieds de longueur sur toute face, revêtu d'un parapet, et qui du côté des terres se trouve à hauteur d'appui. A l'est sont deux peupliers ; au sud une croix ; au nord le mur d'enceinte est percé d'une ouverture ceintrée par où s'échappe la source. Les eaux souterraines qui viennent l'alimenter sont si abondantes et ont une si grande tendance à sourdre à la surface de la terre, qu'à l'époque où nous l'avons visitée —, 17 septembre 1877, — qui était d'une sécheresse extraordinaire, les fossés qui la séparent des champs voisins étaient remplis d'eau. C'est du milieu d'un fond de terre grisâtre, à travers du grès, que sort cette fontaine dont les eaux sont d'une douceur, d'une fraîcheur et d'une limpidité remarquables. Tout, autour de cette source, est triste, morne, silencieux. Les champs environnants sont peu fertiles. De tous côtés, excepté au Nord-Ouest,

la vue est bornée par des bois. Cette fontaine n'offrirait par elle-même aucun intérêt, si elle ne rappelait l'ancienne abbaye, pour laquelle elle fut jadis d'une si grande ressource sous plus d'un rapport, et dont elle allait baigner les murailles ; si elle n'était aujourd'hui si utile aux habitants de Méobec privés de toute autre source et de tout cours d'eau, si le ruisseau qu'elle produit, retenu par des digues, n'avait servi dès les temps les plus anciens à faire marcher des usines. Après avoir franchi l'ouverture de décharge pratiquée au réservoir dans lequel elle est renfermée, la fontaine coule librement pendant 15 ou 20 mètres, puis se perd dans un lit étroit, encombré de roseaux ; et, après un parcours d'une centaine de mètres, elle arrive à la route de Méobec à St-Gaultier dont elle franchit le fossé et qu'elle traverse sous un ponceau ; puis elle poursuit son cours dans une prairie qu'elle arrose et fertilise de ses eaux. Après plusieurs sinuosités, elle va couper la même route en arrivant à Méobec, pour aller, après avoir contourné le bourg, rejoindre à travers les bois de Lancosme un autre cours d'eau formé par la fontaine de St-Sulpice. (Note 3.) Ce sont ces deux cours d'eau réunis qui alimentent l'étang de la forge de Carbançon.

Maintenant que nous connaissons la situation de Méobec, que par la pensée on fasse disparaître tout ce qui existe aujourd'hui, routes, habitations, église, prairies, terres cultivées ; qu'on se représente tout ce pays couvert de bois et de landes, comme il l'était dans les temps de la Gaule Celtique, et l'on se demandera comment est venue l'idée de construire un monastère dans cette contrée complètement ignorée et perdue. C'est cette obscurité dont nous allons essayer de soulever la voile.

*(A suivre.)*

D<sup>r</sup> Constantin GAUDON.